

Malines  
Maison du Saint Cœur de Marie,  
Rue saint Jean

## **HISTORIQUE**

### **Mémorial - Pendant le conflit européen 1914-1918**

Le XXe Siècle, dans son n° du samedi 1<sup>er</sup> août, annonce la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France et la mobilisation de l'armée belge ; en ce qui concerne ceci, il dit : « *La mobilisation de notre armée à côté de ce qu'elle suscite naturellement d'émotion, doit avoir pour effet d'accroître dans l'esprit public belge, le sentiment de la sécurité générale. L'heure a beau être grave, nous faisons bonne garde. C'est à ce signe que les puissances reconnaîtront le caractère sérieux de notre résolution, il faut qu'elles aient le sentiment que nous voulons rester neutres.* »

Ce même jour on nous avertissait que nous pourrions nous attendre à loger 300 soldats, premier grand émoi, mais qu'était-ce en comparaison de ceux qui devaient nous émouvoir dans la suite. Notre vaste salle du patronage, les cours et plusieurs classes de l'école gratuite furent mises à la disposition des 125 hommes qui, dans l'après-midi, nous arrivèrent sac au dos et fatigués d'une longue marche forcée. Un chariot de bottes de paille les suivait.

Après s'être désaltérés et rafraîchis, ils eurent vite fait d'aménager leur caserne improvisée. Ces hommes venaient à Malines pour être équipés ; ils nous quittèrent le dimanche vers 10h. ½ témoignant chaudement leur reconnaissance pour les services que nous leur avons rendus : boissons, déjeuner, soins de leurs petits bobos aux pieds, etc.

Le journal du 2 août porte en grands caractères : « *Ultimatum de l'Allemagne à la Belgique. L'Allemagne somme la Belgique de s'unir à elle dans la guerre contre la France. La Belgique refuse et déclare qu'elle est décidée à défendre énergiquement sa neutralité.* »

Le lundi 3 août, deux de nos sœurs revenant de Mouscron, nous font part de l'émotion qui règne à la frontière ; déjà la circulation devient difficile. A Malines, tout se meut pour aviser à la préparation d'ambulances. A la proposition de notre chapelain, secrétaire de l'archevêché, nous nous engageons à préparer 25 lits. La salle du patronage est appropriée à la chose et de complaisantes voisines nous prêtent du matériel.

Ce même jour, le frère d'une de nos jeunes consœurs, accompagné de son ami, 2 courageux volontaires, viennent nous demander du logement et inaugurent notre nouvelle installation. A 10h.1/2 du soir, un troisième vient se joindre à eux présentant, comme recommandation, une lettre de sa tante, ancienne élève de notre école de Bruxelles, rue du Marais.

Pendant les quelques jours suivants des soldats, individuellement ou par groupes de deux ou trois, nous arrivent à toute heure pour se restaurer ; quelques-uns sont des connaissances, des amis, des neveux, des frères de religieuses de la communauté. Chaque coup de sonnette nous apporte quelque chose de neuf. C'est un prêtre accompagné d'un jeune homme de 17 ans à peine, il vient en toute hâte demander l'accès du tabernacle, il donne la Sainte Communion à son jeune compagnon qui s'en va aussitôt rejoindre son régiment avec, encore tout palpitant dans son jeune cœur, le Dieu qui donne la force de vivre et de mourir vaillamment. Puis c'est un soldat qui désire se confesser, il s'approche ensuite de la Sainte Table avec un respect et une tenue qui donnent de l'émotion et, avant de quitter la chapelle, il va s'agenouiller et prier à l'autel de Marie.

Le samedi 8 août un premier malade vient occuper notre ambulance, c'est un volontaire ; un refroidissement lui a occasionné une congestion pulmonaire, après la visite du médecin militaire, il est transféré à l'hôpital. Trois autres volontaires, mineurs de Liège, le remplacent ; ils sont épuisés par la fatigue ; 48 heures de repos et de bons soins leur permettent de suivre leur régiment qui doit quitter la ville.

Du lundi 10 au 18, nous donnons logement et nourriture à une brigade de 42 volontaires. Les voisins et les voisines (petits bourgeois et ouvriers) veulent avoir leur part de charité patriotique et nous apportent, pour nos hôtes, des

pains, des pommes de terre et même de la viande ; eux-mêmes leur distribuent sucre, cigares, etc. Le temps de ces soldats est occupé par des exercices de tir, d'entraînement, de marches fatigantes, des alertes !

Un soir, à 10h. ½ le tocsin sonne, tout s'ébranle, vite, vite, il faut partir... nos bonnes sœurs s'empresstent d'emballer les tartines préparées pour le petit déjeuner du lendemain. Le départ pour Gand, dit-on, s'effectue au chant de la Brabançonne !... Une demi-heure après, ils rentrent, c'était une fausse alerte, dans le but de les préparer à des surprises nocturnes.

Le 14 août dans la soirée la Révérende Mère reçoit, pour la Sainte Marie, un magnifique bouquet et une carte symbolique sur laquelle est écrite, à main posée, cette pensée plus naïve que sentimentale sans doute ; « Loin des yeux, près du cœur ».

Le 15 août, ils viennent à la Messe dans notre chapelle et nous font leurs adieux définitifs le 18 août, munis de scapulaires et de médailles et promettent de donner de leurs nouvelles après la guerre ! Hélas, combien auront survécu...

Le mercredi 19 à 7 h. du soir, notre cour présente le plus émouvant spectacle, environ 130 fugitifs des villages voisins (Betecom, Aestret, Tremmeloo) vieillards, hommes, femmes, ménages de 7, 8 et 12 enfants, viennent implorer un refuge. Ces malheureux affolés par le bruit du canon se sont sauvés, emportant ce qu'ils ont pu : ânes et chiens tirant des charrettes chargées de hardes et de quelques mauvaises literies ; une déguenillée est là, tremblante, une chèvre dans les bras. Tous ces malheureux sont atterrés dans un morne silence, on n'entend que les pleurs des bébés de quelques semaines. Après s'être restaurés, ils prennent leur repos sur la paille des soldats et nous restent jusqu'au vendredi 21. Avant de nous quitter ils font demander la Révérende Mère et s'étant réunis, les hommes se découvrent respectueusement, presque tous ont des larmes dans les yeux, un vénérable vieillard prend la parole et d'une voix troublée par l'émotion, il exprime l'éternelle reconnaissance de chacun.

En même temps que le groupe susdit nous arrivait, un commandant venait avec son régiment demander à prendre chez nous trois heures de repos. Ils ont fait 40 km à pied et doivent en continuer autant pour fuir l'ennemi qui se dirige vers Malines. Voyant le tableau lamentable que je viens de décrire ils vont s'abriter plutôt au cercle militaire, en face de chez nous ; les officiers se reposent dans les lits de notre ambulance et, pendant trois heures durant nous lavons les pieds abîmés de ces valeureux défenseurs de la patrie, pansant les déchirures, perçant les cloches, fortifiant de teinture d'iode les parties sensibles. Ce sont les derniers soldats que nous ayons eus, tous, sans aucune exception, ont été convenables, pas un mot malsonnant ni entre eux ni avec nous ; ils se sont montrés reconnaissants et des soins matériels qui leur ont été prodigués et des secours spirituels promis pour la durée de la guerre. Si Dieu leur prête vie et ... mémoire, ils viendront nous montrer leur femme et les petits gosses. Oh ! La femme, la vieille mère et les petits ... cette pensée jette un éclair de tendresse dans leurs yeux mais elle n'y arrête pas la sainte impatience de se battre pour la défense du sol natal : amour sacré de la patrie, oh, non, tu n'es pas un vain mot...

Quelle nuit que celle du 19. Il semble que tout Malines soit sur pied. Sans discontinuer de lourds chariots ébranlent les bâtiments, les autos roulent avec une vitesse vertigineuse, faisant entendre leur lugubre cornet d'alarme. Que se passe-t-il ?... C'est l'approche des Allemands, l'armée belge quitte Malines pour se concentrer dans les forts les plus proches ; on y sauve aussi toutes les munitions de guerre.

Le dimanche 23 août à 5 h. 1/2 du soir nous hébergeons pour 24 heures 18 fugitifs de Tirlemont dont une petite vieille de 83 ans ; on lui prodigue des soins tout particuliers, elle en pleure de bonheur et tandis qu'on lui lave les pieds, elle dit avec un soupir de soulagement « Oh ! que vous aurez une belle chaise au paradis ! ».

Le lundi 24, c'est une pauvre mère affolée avec ses 2 enfants ; elle a laissé à Louvain son homme et ses garçonnets, son inquiétude sur leur sort fait peine à voir... elle nous quitte au premier grondement du canon. Le premier grondement du canon ! Comme il retentit dans nos oreilles et plus encore dans notre cœur peut-être.

C'est le mardi 25, à 4 h. 1/2 du matin qu'il se fait entendre dans le lointain. A 5 h. ½ pendant la prière, les coups se rapprochent sensiblement et le sifflement des balles serre le cœur d'épouvante. La plus grande partie de la communauté fuit au souterrain ; plusieurs, en compagnie d'un prêtre ambulancier qui vient providentiellement nous dire la Messe, regardent la direction du feu : c'est la cathédrale St Rombaut qui est visée. Le bombardement dure une demi-heure environ et nous entendons la Sainte Messe en actions de grâces de la protection divine qui nous a été accordée. Nous apprenons, par le prêtre qui nous dit une seconde Messe à 7 h., que les vitraux de St Rombaut et plusieurs maisons environnantes sont fortement endommagées. A midi, grande rumeur dans la rue ; il y a eu une fusillade entre uhlands et sentinelles belges près de Coloma ; deux allemands se noient dans le canal, trois autres sont blessés et faits prisonniers ; c'est le passage de ces derniers qui occasionne le tumulte. Une demi-heure plus tard, un valeureux soldat dont le courage est tout électrisé par la médaille Marie-José dont il vient d'être décoré, arrive à la hâte embrasser la Zuster Athanase et confiant dans la force patriotique qu'il sent en lui, il nous annonce que dans quelques heures les allemands seront loin de Malines.

Mercredi 26. Les grandes privations commencent à se faire sentir... pas de Messe. Monsieur le Curé vient nous donner la Sainte Communion et Jésus nous communique sa force divine pour boire le calice qu'il nous prépare. Jusqu'à dimanche nous n'aurons plus les saints sacrements pour nous soutenir. Pas un signe de vie d'aucune de nos maisons depuis huit jours déjà, pas même de notre cher Coloma, si près de nous.....

Dans l'après-midi une sœur se risquant à faire une course nécessaire en ville entend qu'un gendarme crie dans les rues : « Fuyez ou retirez-vous dans vos caves, il y a danger ! ». On lui dit aussi, en exagérant, que tout le monde quitte la ville ; les religieuses nos voisines, Apostolines, Pauvres Claires et Carmélites sont parties. Quelques-unes de nous sont épouvantées, presque toutes restent pleinement confiantes en la divine Providence.

Notre Révérende Mère écrit depuis 8 jours à notre Révérende Mère Générale une lettre qu'elle complète après chaque alerte. Comment la lui envoyer ?

Enfin, vers 5 heures un ambulancier de la Croix Rouge, ruisselant de sueur des efforts qu'il a dû faire pour arriver jusqu'à nous, nous apporte une enveloppe de Coloma et se charge de la lettre de la Révérende Mère. Il n'est pas hors de la maison que le grondement du canon et le crépitement de la mitrailleuse se font entendre. Vite, nous nous réfugions à la cave, et il est grand temps ! Un formidable craquement nous épouvante... tout semble s'écrouler autour de nous, notre maison est certainement atteinte ; on prie, plusieurs pleurent, tout le monde tremble. Le bombardement continue une heure durant, moins fort dans notre direction. Le cierge bénit a été allumé, nous prions toujours, serrées l'une contre l'autre. Quelle prière, mon Dieu, combien l'épreuve fait sentir, plus que tout, le besoin du secours divin. Enfin, on commence à respirer et, à la lueur du flambeau bénit, nous lisons les bonnes lignes suivantes de notre chère Révérende Mère Générale :

« Ma bonne Mère,

*Enfin j'ai trouvé un commissionnaire pour vous demander de vos nouvelles et vous donner des nôtres ! Mais je ne pourrai vous décrire la vie que nous menons ici depuis lundi et les inquiétudes que j'ai eues au sujet de votre maison ; on dit qu'à la campagne c'est pire qu'en ville. Dimanche soir nous avons commencé par soigner 3 Allemands ; lundi cela n'a pas discontinué, plus de 100 blessés belges ; mardi encore , le soir, tous devaient être évacués. Une petite fusillade a fait entrer une balle dans le mur de la cuisine, a effleuré sœur Gudule... le lendemain cette espèce de bombardement qui doit avoir fait tant de dégâts en ville et qui a fait trembler toute notre maison, mais par Protection divine nous avons été préservées. Le matin, mercredi, on avait construit un pont tout juste devant le portique, un autre un peu plus loin... le soir vers 4 h. ½ on nous dit qu'on va faire sauter ces deux ponts et que nous devons toutes fuir à la cave. Le choc était terrible ! près de 300 vitres du devant de la maison sont brisées. Ce n'est pas tout. Sous le grand pont se trouvent 100 kg de dynamite ; on le fera sauter à l'approche de l'ennemi ; mais on attendra le dernier moment. Ce choc sera formidable et on ne répond pas de notre maison, mais dans les caves nous sommes en sûreté ce qui fait qu'à chaque alerte (et nous en avons pas mal) nous fuyons toutes à la cave... En plus les familles de nos voisins et de nos ouvriers sont venues s'y loger depuis 2 jours avec des 6,7 enfants. Il n'y a pas jusqu'à*

*une vache abandonnée qui est venue se réfugier ici et qui a déjà donné 2 seaux de lait. Toutes les caves sont pleines, le plus grand nombre de religieuses y a passé la nuit. Quel fléau que la guerre !... On ne vit plus ici mais on prie ; ces centaines de personnes qui ne cessent d'implorer Dieu donnent l'exemple des premiers chrétiens dans les catacombes... Demain nous faisons dire une messe pour que le grand pont ne doive pas sauter, et samedi en actions de grâces j'espère. Une petite équipe de prussiens est venue ce matin sur la chaussée jusqu'à l'église, hier aussi, mais de l'autre côté du canal. Ce qui était le plus impressionnant c'était hier soir (quand on attendait l'ennemi) le silence morne sur la chaussée, après les 2 jours de vacarme inouï, d'automobiles d'ambulance, de soldats, chevaux, canons, etc... et hier plus une âme..... dans le quartier tous les gens ont fui (de ceux qui ne sont pas ici). Avec cela pas de nouvelles d'aucune de nos maisons, plus aucun train ni poste... et mes lettres ne leur arrivent pas non plus... c'est ce qui me serre le plus le cœur. C'était la semaine de notre retraite !*

*Un seul blessé est mort chez nous... pour le moment, nous n'en avons plus... le dernier on a presque dû le jeter au-dessus du lattis dans la voiture d'ambulance... on craignait l'ennemi... Mes filles sont à bout de force et d'angoisse. Ne tardez pas à me donner de vos nouvelles.*

*Au revoir ma bonne Mère, mes chères filles, je vous bénis très maternellement et suis toute vôtre.*

*D.E.M.G. »*

L'ignorance de ce qui se passait à Coloma nous était une peine ; l'inquiétude qui la remplace n'en est pas une moindre. Il n'y a que la prière et l'abandon à la divine Providence qui puissent nous soulager.

Vers 6 h. 1/2 tout bruit a cessé, Malines semble une ville morte ; quelques-unes se risquent à sortir de la cave. Quel spectacle ! Notre mur de clôture, front à la rue, est largement percé par une bombe, les obus ont bouleversé les parterres, troué les murs de la façade, la cour tout entière est jonchée de morceaux de briques et de vitres brisées. A l'intérieur, les plafonds sont percés, les escaliers et les corridors ont un tapis de débris de verre.

On sonne, c'est le commissaire de police, il est stupéfait de l'état de notre maison ; nous lui montrons notre refuge qu'il trouve dangereux, vu le peu de profondeur de la cave et ses quatre grandes fenêtres.

Après examen, il conclut que notre réduit au charbon est le seul endroit assuré, c'est là, entre 3 monceaux de combustible dégageant des odeurs étouffantes, que nous réfugierons à chaque bruit inquiétant, et combien ne s'en produit-il pas ? Une porte qui bat, un objet qui tombe donne l'impression d'un bruit de canon et saisit le cœur. Plusieurs n'ont pas quitté ce lieu malsain du mercredi au samedi.

Vendredi 28. Bombardement toute la journée avec redoublement d'intensité vers 3 h.; on dirait que notre maison sert de cible aux canonnières, c'est qu'ils visent St Rombaut, et notre façade latérale se trouvant sur le même plan horizontal que la cathédrale, tous les coups maladroits viennent s'abattre sur notre propriété. Deux bombes, avec leurs obus éclatant dans de formidables craquements, viennent à nouveau nous remplir d'effroi, renversent une porte dans la cave et complètent le brisement des carreaux. A chaque coup, la maison semble s'effondrer. Que de supplications ardentes vers Dieu, que d'invocations tendrement filiales à la Sainte Vierge, Mère de la divine Providence, au cœur de Marie, à N.D. d'Hanswyck, quels appels pieux aux Saints Patrons de la Belgique, à tous les Saints dont nous avons les reliques près de nous. Pendant toute cette journée, notre vaillante cuisinière, forte de l'assurance que donne l'accomplissement du devoir, s'évertue à nous préparer, à travers sa cuisine mutilée, une nourriture que chacune prend là où elle se croit plus en sûreté.

Vers 6 h. le calme se fait, de toute la journée nous n'avons vu personne ; le courant électrique ayant été coupé par les chocs, on ne pouvait sonner du dehors ; une corde ingénieusement attachée à la grosse cloche, est passée dans le judas de la porte de la rue avec invitation à tirer. Deux de nos braves sœurs se risquent à aller sonner chez Monsieur le Curé... personne ; au grand séminaire... personne ! Enfin la Providence met sur leur passage 3 individus qui leur apprennent que le drapeau est arboré à la tour, parce que l'ennemi est repoussé assez loin, mais qu'il pourrait se venger en lançant des bombes de pétrole qui allumeraient l'incendie. Nouvelle panique ; mais aussi nouveau recours plus pressant à Dieu et à tous nos Saints Patrons. Malgré la confiance que l'on veut se donner quelle nuit encore dans notre infecte chambrée ! Et quand, et comment en sortirons-nous ? C'est bien le temps propice à la prière « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui ô mon Dieu... »

## 2

Samedi 29. Samedi ! Ce jour ranime notre espérance et ce n'est pas en vain ; un soulagement va nous être accordé. Vers 8 heures, Monsieur l'Aumônier de Coloma nous arrive, et constatant l'état de nos bâtiments et leur situation sur la ligne de feu, il nous engage à nous rendre à Coloma sans tarder par telle route la mieux accessible, par groupe de 3 ou 4. Plusieurs ne se le font pas dire 2 fois et sitôt dit, sitôt fait. D'autres font quelques préparatifs et prennent tout ce qui pourra servir à l'alimentation.

Monsieur l'Aumônier emporte les hosties consacrées et, avec Jésus, notre plus précieux trésor, nous quittons la maison, la confiant au cœur de Marie et au cœur de Jésus dont la belle statue reste comme miraculeusement intacte au milieu d'un amas de décombres et à quelques centimètres d'un trou profond creusé par une bombe.

Au seuil de la porte nous rencontrons notre dévoué entrepreneur qui déjà s'est mis en peine pour nous procurer des vivres ; il veut bien se charger de venir nourrir notre petite basse-cour. En route pour Coloma, nous voyons peu de monde ; des chats, des chiens abandonnés errent dans la rue ; quelques soldats de la cavalerie semblent faire la surveillance de la ville. Un groupe de femmes nous regardent avec étonnement et tristesse. « Vous allez aussi nous abandonner, dit l'une d'elles, tous les riches et les religieuses s'en vont. » Nous la rassurons, disant que nous n'allons pas plus loin que notre maison de Coloma. Vers cet endroit, on rencontre des sentinelles, fusil en joue... Ce n'est pas non plus sans effroi qu'on voit le pont miné de dynamite. Plusieurs font erreur de route, les voilà obligées de passer le canal sur une mauvaise planche poussée par un vieillard et attirée de l'autre côté par un maladroit gamin de 10 ans. Mais l'heure de Dieu n'est pas encore marquée et elles abordent saines et sauvées, non sans avoir tremblé.

Nos bonnes Mères de Coloma nous ouvrent leur maison et leurs bras avec une émotion toute maternelle ; nos chères sœurs nous accueillent par une exclamation de soulagement : nous allons désormais vivre, trembler et prier ensemble. Trembler ai-je dit, mais non, nos mères sont si calmes, si confiantes en la Providence divine, que cet état se communique à toutes et, sans rien négliger des précautions que réclame la prudence, on puise dans la réception des sacrements et dans la prière en commun la force dont on a besoin pour vivre au jour le jour, l'heure à l'heure, dirai-je. A 3 h. 1/2 nous faisons une demi-heure d'adoration près de Jésus exposé ; la belle statue du Sacré Cœur les bras ouverts, qui surmonte le tabernacle, semble nous dire : « Moi aussi je vous accueille avec tendresse ».

Le dimanche 30, nous avons la consolation d'avoir 3 messes auxquelles assistent tous les Colomasiens, vieillards, hommes, femmes et enfants ; ces derniers prient si naïvement, communient si innocemment qu'on se sent ému et rassuré en les voyant.

La menace du pont qu'on pourrait faire sauter précipite les battements du cœur, mais après une messe dite à cette intention, les inquiétudes sont dissipées et on nous donne presque la certitude que la chose ne sera pas nécessaire.

Le fils de notre entrepreneur vient rapporter nos clefs et nous avertit qu'il va quitter la ville avec ses parents ; le bourgmestre ayant fait publier que plusieurs trains sont mis à disposition de ceux qui veulent se mettre en sûreté. Les volailles vont donc se trouver affamées ?... Après avoir pris conseil de Monsieur l'Aumônier 3 Dames et 2 Sœurs se risquent à aller rue St Jean, après y avoir soigné tout ce qui peut périr, bêtes et plantes, elles apportent ici nos dernières petites provisions.

A peine sont-elles rentrées, qu'une grêle de balles semble s'abattre sur la toiture ; c'est une fusillade entre uhlands et sentinelles belges. On se réfugie dans les souterrains qui rappellent les catacombes, on y prie.

Lundi 31. Nous vivons toujours sur le qui-vive ; il y a encore une tentative de bombardement sur la ville, une autre sur l'arsenal, qui est à proximité de Coloma ; le grondement du canon ébranle la maison et nous fait grand peur.

Notre chère Révérende Mère Générale nous dit non sans inquiétude apparente « Dans votre prière demandez quelque chose avec votre pain quotidien »... c'est que les provisions s'épuisent, il y a plus de 100 personnes à nourrir, mais avec la dévouée économe on s'abandonne filialement à la divine Providence et elle ne nous fait pas défaut. Une voisine vient demander d'abriter 3 vaches qui nous donneront leur lait, des Dames et des Sœurs font une excursion en ville et parviennent à se procurer des œufs, du sucre, du chocolat, du riz, plusieurs fromage de

Hollande et même un demi porc ! Il y a provision de farine ; nos bonnes sœurs converses deviennent boulangères improvisées et nous cuisent le pain nécessaire.

Mardi 1<sup>er</sup> septembre. Vers le soir, nouvelle alarmante. Un officier belge vient poser des fils téléphoniques à la tour de l'église Saint Joseph, ces fils traverseront le potager. Evidemment c'est un nouveau grand danger pour la maison de Coloma ; si l'ennemi aperçoit la chose, il aura vite fait de tâcher de l'anéantir, par le canon peut-être, et alors quelle terreur justifiée ! Monsieur l'Aumônier, si rassurant jusqu'alors se trouble et médite s'il y a encore pour nous un moyen de fuite.

Notre chère Révérende Mère Générale qui a toujours dissimulé ses inquiétudes semble préoccupée ; sa nuit d'insomnie anxieuse lui aura fait puiser gros dans le trésor des mérites. Par mesure de prudence, le St Sacrement est descendu au souterrain, un groupe de 3 religieuses s'y remplace continuellement. Encore une fois, le recours à Dieu, la prière, vient calmer nos cruelles alarmes sans les faire disparaître complètement cependant, et nos journées de mercredi et jeudi sont les plus tranquilles que nous ayons eues jusqu'alors.

Trois Dames et quatre Sœurs vont rue St Jean, les soldats belges, toujours en faction sur les quais, empêchent les civils de passer le canal, ils y autorisent nos religieuses, c'est un radeau qui les conduit à l'autre rive.

4 septembre. 1<sup>er</sup> vendredi du mois, nous nous réfugions aujourd'hui spécialement dans le Cœur de Jésus pour qu'il nous y fasse à tout jamais un abri contre les Allemands et leurs engins destructeurs. Le soleil est radieux et il l'est aussi dans nos cœurs, car nous avons eu 3 messes, la première à 5 h. célébrée par un aumônier militaire, il a passé la nuit couché en plein air avec le régiment. Toute la journée on entend le canon dans le lointain, il émotionne, car on pense à ceux qui en reçoivent les terribles effets.

Vers 5 heures, un aéroplane apparaît ; depuis le commencement des opérations de guerre, nous en voyons chaque jour. Parfois leur bruit est accompagné de celui du canon qui leur fait la chasse. La hauteur de leur vol ne permet pas de distinguer à quelle nation ils appartiennent.

Samedi 5. Tout est tranquille pour le moment, nos sœurs se mettent en route et se donnent de la peine pour se procurer des vivres ; un seul boulanger cuit pour toute la ville, 2 ou 3 magasins seulement sont ouverts, les indigents peuvent, avec l'autorisation civile, s'y présenter et être servis gratis ; une charrette ramène à Coloma le résultat des emplettes.

Monsieur l'Aumônier de son côté est admirable de dévouement ; malgré tous les dangers, il est continuellement en quête de pourvoir à notre alimentation et s'empresse de nous apporter toutes les nouvelles qui sont de nature à nous rassurer.

Dimanche 6. On espère une journée calme, en conséquence Monsieur l'Aumônier nous procure la consolation de l'exposition du Saint Sacrement à la chapelle. A 8 heures le canon gronde, une bombe siffle au-dessus de la chapelle, par mesure de prudence le Saint Sacrement est descendu au souterrain où l'adoration se continue. Le canon persiste à se faire entendre de loin en loin jusqu'à midi ; nous apprenons alors que ce sont les manœuvres belges au fort de Waelhem.

Lundi 7. Ce n'est pas le chant du coq qui nous donne le réveil à 2 heures 40... mais une fameuse fusillade intempestive et par trop matinale, tout près de nous, dans la cour dirait-on. Les impressionnables sont sur pied dans les costumes les plus variés ! les braves font un demi tour dans leur lit et ont la chance de pouvoir continuer leur sommeil interrompu.

A midi, Monsieur l'Aumônier nous annonce qu'on a bon espoir que l'ennemi va s'éloigner.

Mardi 8. Nos sœurs reviennent de la ville, elles y ont vu les rues noires de soldats ; on annonce un combat pour Elewyt à une ½ heure d'ici ; on veut en balayer l'ennemi qui y séjourne depuis une quinzaine de jours. De 3 h. du matin à 8 h. du soir le canon ne cesse de tonner. A l'heure du coucher un commandant de 200 lanciers demande un

abri pour y prendre nourriture et repos. La classe ménagère est offerte aux officiers. Ils n'y sont pas de 5 minutes qu'une bombe vient éclater à 200 mètres. Pour notre sécurité ils jugent prudent de se retirer et nous conseillent de passer la nuit dans les souterrains, en vue de projectiles qui pourraient nous atteindre.

Jeudi 10, vendredi 11, samedi 12. Chaque heure de ces 3 journées nous donne une émotion nouvelle. C'est d'abord la détonation formidable des gros canons de 7 h. du matin à 8 h. du soir ! puis les allées et venues incessantes de soldats armés (infanterie et cavalerie), de cyclistes, d'autos, de voitures d'ambulance et les lourds engins dont le passage fait trembler la maison. Les uns vont vers le champ de bataille les autres en reviennent et tout ce tapage sinistre se continue la nuit à travers des pluies torrentielles. Ces combats et le tir du fort de Waelhem ont pour résultat de déloger l'ennemi de plusieurs petites localités et de lui faire perdre beaucoup d'hommes mais il occupe toujours Elewyt où il s'est habilement construit des tranchées.

Monsieur Woeste, ministre de l'Instruction publique, accompagné du fils du président des Etats-Unis et d'un prince espagnol, vient en passant visiter l'établissement de Coloma. Des généraux, des officiers demandent des appartements pour s'y reconforter et y tenir conseil. Des régiments entiers ayant ordre de se cantonner pour quelques heures à Coloma nous arrivent même en pleine nuit. Tout ce monde est charmé de la large hospitalité qui est offerte et nous félicite du courage que nous témoignons en restant calmes à notre poste dans une maison exposée à tant de dangers. C'est que nous avons à notre tête une vaillante générale qui puise en Dieu l'assurance souriante qu'elle sait communiquer à son bataillon religieux. Durant toute la période dangereuse elle remplit elle-même l'office de portière prête à se présenter la première devant le redoutable ennemi.

Du 12 au 24 la maison de Coloma bien que restant le refuge de tous les malheureux des environs devient une véritable caserne pour l'avant-poste de l'armée qui est concentrée à Malines. Tout le bâtiment de l'école gratuite y compris la cuisine de l'école ménagère est occupé par les soldats. Le pavillon sert de chambre à coucher et de cabinet de travail aux officiers ; ils prennent leurs repas dans le parloir attenant à la cuisine. Des ingénieurs sont installés à l'orangerie, ils y ont établi un téléphone et un télégraphe qui les mettent en communication avec Anvers et les forts environnants. Des engins de guerre, canons, mitrailleuses, voitures d'ambulance et autres stationnent dans la cour et sur le quai, devant la maison.

Jeudi 24 7bre. Il est écrit que nous aurons à goûter à tous les genres d'émotions ; le matin, après les 2 messes, pendant que la plupart des religieuses font le chemin de Croix, on voit entrer à la chapelle un jeune soldat accompagné d'un aumônier militaire et suivi de deux gendarmes armés, ceux-ci restent à l'entrée de la chapelle tandis que l'aumônier donne la communion au soldat. Après 10 minutes d'action de grâces un des gendarmes donne un signal et tous les 4 se retirent. Quelques minutes plus tard nous entendons des détonations et nous apprenons avec effroi que le malheureux que nous avons vu à la sainte Table vient d'être fusillé en expiation d'infractions réitérées à certaines lois de la guerre. Espérons qu'il aura trouvé grâce devant la justice divine.

Le 25, jour qui avait été fixé pour la rentrée des élèves, pendant une de nos réunions de travail, la Rde Mère Générale est demandée par un Colonel. 20 minutes plus tard elle revient et nous annonce que la providence nous envoie deux pensionnaires... elle est tout émue encore du tableau navrant qu'elle vient d'avoir sous les yeux : un ménage octogénaire, les deux derniers habitants d'Hofstade, qu'on n'était pas parvenu jusqu'ici à faire déloger de leur pauvre mesure, résolus qu'ils étaient à mourir là où ils avaient vécu, sont emmenés de force par les officiers qui veulent les soustraire au danger certain qui les menace. La femme malade n'a pas quitté le lit depuis 4 mois, on l'emporte sur sa literie, sur une charrette, l'homme tout courbé n'est que la moitié de lui-même et se traîne à l'aide de deux béquilles. On les installe commodément dans les deux vastes lits de l'infirmerie des religieuses, on les dorlote et la naïve vieille de dire « Vous ne partirez pas vous autres et nous resterons toujours avec vous ! » En attendant des temps meilleurs Modeste passe une partie de sa journée dans un fauteuil bourré près du lit de sa

Thérèse. Dans leur commune épreuve leur amour conjugal les console et ils ont des accents touchants pour remercier celles qui sont les intermédiaires du bon Dieu pour les secourir avec une sollicitude tout angélique.

### 3

Son Eminence, le Cardinal Mercier, vient nous dire son admiration pour la vaillance dont nous faisons preuve en restant au poste périlleux ; il nous remercie d'avoir été la providence du hameau. Il a une bonne parole pour chacun des réfugiés, pour les vieillards surtout, il caresse et bénit les petits enfants, leur distribue des médailles. Il serre cordialement la main aux officiers et aux soldats, plusieurs fois il nous envoie provision de viande et de légumes à distribuer. Trois fois déjà notre retour à Malines est décidé et trois fois on nous donne des nouvelles alarmantes sur la situation ; on prévoit un 6<sup>e</sup> bombardement !

En effet, le dimanche 27, déjà pendant la messe de 6 h. on entend le canon. Après la seconde messe, à 8 h. les secousses ne sont plus supportables à la chapelle, le St Sacrement est porté au souterrain et alors commence un véritable duel d'artillerie qui nous épouvante toute la journée ; le sifflement des balles, le heurt des obus contre nos bâtiments qu'ils trouent et brisent à certains endroits, nous donnent le frisson. Dans l'après-midi, des fuyards terrifiés viennent chercher un refuge dans nos caves ; on nous amène un soldat belge blessé mortellement, il ne tarde pas à expirer. Une mère éplorée demande du soulagement pour sa pauvre fillette frappée en route par un éclat d'obus ; le médecin militaire constate une fracture au crâne et déclare l'état désespéré. Tout cela se passe au milieu du tapage infernal de l'éclat des bombes car c'est la gare et l'arsenal que l'on vise et Coloma se trouve sur la ligne de feu. Plusieurs religieuses n'y tiennent plus, la Rde Mère générale leur offre l'essai d'un départ pour l'Angleterre mais les communications avec Anvers sont interrompues il faut donc faire le trajet à pied et au son et au risque de l'épouvantable canon. Elles sont 7, conduites par un respectable père de famille qui, lui aussi, cherche un refuge pour lui et les siens. Après cette émouvante séparation quelle nuit, mon Dieu, ou plutôt quelle terrible veille. Vers 6 h. notre héroïque Aumônier arrive à travers le feu pour nous distribuer le pain des forts, dans le souterrain. A peine nous a-t-il quittées qu'une religieuse accourt alarmée nous dire qu'il est pris par les Allemands. Au même instant nous entendons une vive fusillade dans la cour. Il y eut alors parmi nous un unanime gémissement douloureux dont nous ne fûmes soulagées que 10 minutes plus tard en entendant la voix de notre courageux et saint ami. Voici ce qui s'était passé : dès la pointe du jour Mr l'Aumônier s'était mis en devoir de creuser une fosse pour le pauvre soldat belge dont la dépouille mortelle nous avait été confiée ; deux religieuses l'aidaient dans cette pénible tâche quand se présentent devant eux deux Uhlans ; après un interrogatoire les religieuses sont autorisées à se retirer et Mr l'Aumônier est sommé de marcher devant les soldats armés. En ce moment des sentinelles belges paraissent, une lutte armée se produit entre les adversaires et c'est pendant cette fusillade entendue que notre vaillant aumônier s'échappe et vient nous raconter sa tragique aventure. Tragique ! c'est bien le mot voulu pour qualifier l'heure qui va suivre. Des coups de feu se font entendre autour de nous à toutes les issues ; à coups de crosses de fusil les portes et les fenêtres sont forcées et nous entendons une soldatesque en furie arpenter la maison du clocher à la cave où nous nous trouvons. Plusieurs religieuses se présentent bras levés, au questionnaire qui leur est adressé elles assurent qu'il n'y a dans la maison ni soldats, ni hommes ; plusieurs officiers explorent les caves et nous conseillent de nous y tenir nous assurant que nous n'avons rien à craindre d'eux. Pendant ce temps le fort de Waelhem envoie, à leur adresse, des bombes qui endommagent la maison, notamment l'oratoire et le bâtiment de l'école gratuite dans lequel nos soldats belges avaient été abrités pendant plusieurs semaines. Deux lacs de 5 m. de diamètre sont creusés dans le parc qui est jonché de branches brisées. Pendant une heure durant nous entendons défiler les soldats dans le corridor au-dessus de nos têtes ; ils se dirigent vers Malines et pour éviter les bombes de Waelhem qui leur font la chasse ils ont passé l'étang sur des barres de fer, traversé le parc et la maison. Ils ont 3 blessés pour lesquels ils demandent du secours, nous les pansons. Ils acceptent de donner la sépulture au soldat belge dont le cadavre nous est resté ; ils la recouvrent d'une croix de bois y traçant cette inscription : « Ici repose un brave qui a succombé pour sa patrie. »



Pendant toute la journée les monstrueux canons allemands qui ont pris la place des nôtres à proximité de notre maison, dirigent leur feu d'enfer sur le fort de Waelhem. Des patrouilles de soldats viennent pour de nouvelles perquisitions. Nous apprenons avec angoisse que notre dévoué Aumônier est repris et emmené comme otage avec une trentaine de personnes (femmes et enfants) qui restaient dans le hameau. Nous sommes donc absolument entre les mains des allemands ou plutôt nous sommes entre les mains de Dieu qui reste avec nous et se cache de toutes les façons pour mieux éprouver notre foi ; elle reste inébranlable et nous ne voulons pas nous demander quand et comment se terminera notre martyre.

Quelle nuit aurions-nous ? C'est l'interrogation de chaque soir ? En prévoyant la marche de l'ennemi et par conséquent celle des événements, il est évident que le siège d'Anvers va être entrepris et qu'ainsi nous aurons plus longtemps encore à nous mettre à l'abri des bombes. Plusieurs ne se sont pas couchées depuis plusieurs jours ; on procède à la préparation de couchettes : les paillasses sont disposées dans la galerie souterraine on s'y placera deux à deux. Vers 10h. ½ nous entendons quelques lourds pas au-dessus de nos têtes. Plusieurs religieuses se présentent non sans trembler et engagent avec deux soldats une conversation que la plupart ne comprenons pas mais dont nos sœurs nous traduisent le résumé : « Ils vont visiter les caves et défense absolue nous est faite de bouger et de parler. » L'un des deux reste à l'entrée de la cave, l'autre muni d'une lanterne et de son fusil commence son inspection. Nos paillasses occupant toute la largeur du corridor, il est obligé de les enjamber passant ainsi au-dessus de nos corps... Plusieurs avaient les dents qui claquaient de frayeur d'autres de mépris et de dégoût. Il répétait trop de fois qu'il accomplissait un devoir pour qu'on le crût. D'ailleurs on voyait qu'il n'était pas sans crainte ; à chaque entrée des caves latérales il se faisait accompagner par la religieuse qu'il avait forcée à l'accompagner. Enfin il rencontre des ... bouteilles et on entend à ses exclamations que le but de sa visite est atteint ! Le ton élevé de sa voix répétant à plusieurs reprises « Oh wein (vin) ! Oh wein ! » est sans doute un signal pour son complice qui vient aussitôt le rejoindre revolver en joue. Il nous escalade comme le premier et après 5 minutes de délibération dans le caveau ils reviennent les bras chargés de bouteilles et nous recommandent toujours de ne pas bouger. Plusieurs ne l'auraient pu, elles étaient comme clouées de stupeur. Avec quelle impatience nous aspirions à voir la fin de cette nuit terrible entre toutes. Dans la matinée des officiers s'étant présentés on leur conte l'inqualifiable aventure, ils l'excusent disant que ce sont des cas isolés et que dans toute armée il se rencontre de mauvais sujets qui échappent momentanément à la surveillance. Ils inscrivent sur le portique, en langue allemande, une défense de le franchir et y placent une sentinelle. Ils acceptent de nous rendre des services importants pour la situation critique où nous nous trouvons ; les vivres vont nous manquer... ils nous font amener 3 vaches, 3 porcs et 1 veau. Sous leur garde les sœurs peuvent recueillir les épices qui restent dans les petits magasins de quartier (ce dont on tient note pour indemniser plus tard les malheureux fugitifs).

Pendant 3 jours nous avons de cruelles inquiétudes sur le sort de 4 de nos sœurs converses restées rue St Jean avec notre ouvrier charpentier... Comment notre maison, si endommagée déjà, aura-t-elle supporté le dernier bombardement plus terrible que les précédents ?... Enfin mardi vers trois heures nos braves sœurs sont là, défaites, exténuées... et quelle nouvelle à nous apprendre... Depuis 24 h. notre vaste et magnifique établissement avec son mobilier scolaire si soigné, si complet, si moderne, notre délicieux sanctuaire si bon, si pieux, si reposant tout est la proie des flammes !... Une bombe a allumé l'incendie dans une maison particulière, le feu s'est communiqué au couvent des Apostolines dont il ne reste que des ruines, de là il a pris l'aile de notre bâtiment, puis le corps, la chapelle, la grande salle de patronage, l'académie de musique, le Mont de piété. Nos bonnes sœurs affolées ont cru n'avoir rien de mieux à sauver que tout ce qui se trouvait à la chapelle, elles en ont pour ainsi dire tout enlevé depuis la plus petite chaise sans valeur jusqu'aux lourdes statues pour lesquelles elles ont dû employer une force extraordinaire. Elles ont réfugié tout cela dans le bâtiment de l'école gratuite qui a été épargné ainsi que les deux maisons de nos locataires. Quel dommage qu'elles n'aient pas songé aux secrétaires du cabinet de la Révérende Mère, à d'autres choses précieuses pour lesquelles il n'eût fallu que la 20<sup>e</sup> partie du temps qu'elles ont employé pour transporter 250 chaises sans valeur. Nos courageuses sœurs doivent ignorer l'amertume du regret qui nous étirent car, avec notre brave charpentier elles ont fait preuve d'un courage héroïque.

Notre sainte Mère générale apprend cette pénible nouvelle avec un calme qui ne dément en rien son inébranlable esprit de foi qui lui fait voir en tout, même dans les plus douloureux évènements, l'expression de la volonté paternelle de Dieu. Notre bonne Révérende Mère Louise, elle aussi, est édifiante de courageuse résignation. Nous voilà de vraies pauvres, nous n'avons plus que ce que nous portons sur nous et, à notre tour, nous devenons des réfugiées... Mais notre refuge, nous le trouvons chez des mères, chez des sœurs et combien nous nous sentons moins à plaindre que les malheureux fugitifs dont nous avons, si souvent depuis le commencement de la guerre, momentanément soulagé l'infortune.

Le 2 octobre, les Allemands sont en possession du fort de Waelhem en envahissant Malines qui a été complètement évacuée par l'armée et les civils. Ils n'y trouvent, comme êtres vivants, que des chats et des chiens abandonnés. Un gouverneur siège à l'hôtel de ville, les officiers occupent les grands hôtels et les grandes maisons, des soldats de marine font le déblayement des ruines dangereuses et exercent la fonction de pompiers dans les quartiers incendiés. D'autres, et en grand nombre, se mettent en devoir de dévaliser tous les magasins, ils remplissent d'énormes camions du fruit de leurs rapines. Ils ont vite trouvé le cellier des maisons de maître et les bouteilles vides jonchent les trottoirs. La ville offre un spectacle navrant : la gare, la cathédrale, les belles églises paraissent de vastes ruines, plusieurs quartiers sont complètement détruits par les bombes ou l'incendie. Pendant les premiers jours de l'invasion on ne voit pas un belge, puis les soldats en perquisition font sortir de leurs caves les pauvres ouvrières qui s'y cachent avec de petits enfants et des vieillards. On leur distribue du pain et des pommes de terre à l'hôtel de ville. Nous sommes témoins de toutes ces scènes émouvantes parce que nous avons l'autorisation du gouverneur de nous rendre chaque jour à notre propriété de la rue St Jean ; des soldats nous accompagnent et nous aident même à rapporter ce que nous voulons mettre en sûreté à Coloma.

Notre aumônier est toujours retenu et nous faisons des démarches pour lui obtenir la liberté ou au moins pour nous procurer un prêtre catholique allemand.

Le samedi 3 octobre, la bonne Providence nous en envoie un vers 6 h. du soir, il est accompagné d'une jeune marin qui est tout à la fois son ordonnance et son enfant de chœur. Le St Sacrement, qui reçoit nos adorations au souterrain depuis dimanche dernier est remonté à la chapelle et le lendemain, pendant la messe du Père, nous avons l'émouvante surprise de voir entrer notre pauvre aumônier suivi d'un gendarme armé. Après des démarches répétées, il avait obtenu 3 h. de liberté pour célébrer sa messe. Nous apprîmes qu'il avait passé la semaine dans la prison militaire de Malines en compagnie d'une trentaine de femmes et d'enfants d'ouvriers, n'ayant pour se reposer la nuit qu'un chantier de tonneaux et pour nourriture du pain avec un ragoût de légumes. L'aumônier allemand, ému de cette situation promit d'intervenir auprès de « l'Excellence » ; l'héroïque prisonnier est reconduit à 10 h. Vers 11 h. le prêtre allemand le ramène en auto et muni d'un écrit du gouverneur lui permettant de circuler de sa maison au couvent de Coloma.

Pendant cette semaine, Coloma est devenue une véritable métairie ; nous avons 6 vaches, 1 veau, 5 porcs, 14 chèvres, 1 mouton, une cinquantaine de lapins ; le poulailler d'enrichit d'une quarantaine de volailles et les chats et les chiens pullulent dans le parc. Ces animaux nous sont amenés par des soldats allemands ou nous allons les recueillir dans des maisons abandonnées et au milieu des cadavres de leurs semblables morts de faim. Chaque jour des religieuses vont dans les champs environnants glaner la nourriture nécessaire à la subsistance de nos bêtes qui procurent à la communauté, à nos vieillards et infirmes leur lait et au besoin leur chair. Des soldats allemands nous ont tué déjà 3 porcs, abattu une vache et un bouc ; ils découpent complaisamment les grosses pièces, ils ont même fait des saucisses, des boudins et certain pâté très réussi. Pour remerciement, ils n'acceptent rien d'autre qu'un repas chaud ; cette qualité fait du moindre plat un vrai régal pour le soldat en campagne.

Les provisions de charbon et de pommes de terre n'étant pas faites c'est un sujet de souci... n'ayant plus ni gaz, ni électricité on s'éclaire au moyen de bouts de bougie piquées dans des bouteilles. Des poêles sont placés dans plusieurs places où on se tiendra exclusivement afin de ne pas allumer le calorifère et ainsi économiser le charbon.

Vendredi 9 8bre. Par l'intermédiaire de l'ambassade espagnole à Bruxelles, la Rde Mère générale obtient du gouverneur un laissez-passer pour Bruxelles pour douze religieuses de la communauté de la rue St Jean. Six sont destinées à St Josse et six à Uccle. Ce n'est pas sans émotion qu'on quitte le cher Coloma après avoir plus que jamais goûté les charmes d'une union fortifiée par le support des mêmes épreuves et sanctifiée par de communes espérances dans le recours à Dieu. Et notre Nazareth de la rue St Jean sera-t-il reconstruit ? Autant d'interrogations qui impressionnent le cœur et rendent la séparation plus pénible.

Notre courageuse Révérende Mère générale nous conduit à la gare ; après une heure d'attente nous montons dans un train allemand ; nous sommes les seules voyageuses avec un vieillard. Il nous confie furtivement qu'il est frère de Miséricorde et qu'il a gardé seul son couvent de Malines sous les livrées d'un domestique. Il a prétexté telle nécessité pour obtenir, avec beaucoup de peine, un permis d'aller-retour pour Bruxelles où ses confrères se sont réfugiés. Il est placé seul dans un compartiment, des soldats allemands en occupent une dizaine d'autres. Ils n'ont pas le maniement de nos voies ferrées et nous mettons 1 h. ½ pour le trajet, faisant constamment des mouvements de recul pendant plusieurs minutes. Enfin à Schaerbeek, après 10 secondes d'arrêt, on nous avertit qu'on ne sait plus avancer. Plusieurs soldats acceptent complaisamment de porter nos deux malles jusqu'au dehors de la gare, celle-ci est remplie de militaires ; nous les voyons défiler pour recevoir un ½ pain et un morceau de saucisson gros comme le poing, ils ont l'air satisfaits de leur ration.

Nous sommes reçues à notre maison de la chaussée d'Haecht avec une vraie bonne affection qui nous montre que nos épreuves sont comprises et partagées ; nous y apprenons avec peine que notre maison d'Alost a, elle aussi, subi les désastreux effets d'un bombardement et que communauté s'est réfugiée à Lede chez les Chanoinesses de St augustin et de là, à Mouscron.

Dans l'après-midi les destinataires pour Uccle en prennent le chemin et sont reçues les bras ouverts. La Rde Mère Adrienne avait précisément organisé un confectionnement de vêtements pour les réfugiés, elle nous annonce que nous serons les premières servies.

A la capitale on a vécu en paix jusqu'ici, mais cela durera-t-il ? Les Bruxellois commencent à s'inquiéter ; des bruits sinistres circulent. On dit que les familles allemandes quittent la ville... Serait-ce pour se soustraire à un bombardement projeté ? Personne n'est rassuré, les vivres deviennent rares et chers, la farine surtout manque, on se retranche sur tout, feu, lumière, nourriture. Nous mettons en Dieu toute notre confiance et nous comptons sur sa paternelle protection pour nos âmes, pour nos corps et aussi pour nos biens, toujours filialement soumises à sa divine et adorable volonté.

La correspondance avec Malines est difficile ainsi nous avons rarement des nouvelles de Coloma ; ce sont des touristes qui font le trajet partie en tram, partie en carriole et à pieds qui nous en apportent.

*Le 15 9bre, on nous écrit : « Rien de bien particulier ici depuis quelques semaines si ce n'est que le nombre de visiteurs augmente chaque jour. Parmi ceux-ci se trouvent quelques réfugiés qui retournent chez eux et qui demandent l'hospitalité pour la nuit. Souvent ils ont fait plusieurs journées de marche avec de petits enfants qui tombent de fatigue. Puis ce sont des connaissances qui viennent nous faire visite ou quelques curieux qui demandent à voir les effets du bombardement dans la maison et au jardin ; ils sont heureux d'emporter un morceau de bombe souvenir de guerre qui abonde chez nous.*

*Depuis le début de la guerre Coloma a fait accueil à 5.260 vaillants défenseurs de la patrie. Tous les habitants du hameau qui ont cherché à Coloma un abri contre les bombes ont trouvé place dans nos caves et à notre table ; actuellement encore notre chère Maison-Mère reste, en attendant des temps meilleurs, le refuge quotidien des nécessiteux ; 70 familles viennent chercher journallement la soupe ; chaque jour aussi on vient demander des pommes de terre, du charbon, des vêtements, des couvertures, etc...*

*Depuis le début des hostilités, la devise de nos bonnes Mères est : ' Ne rien refuser'. Pussions-nous avoir le bonheur de l'appliquer jusqu'à la fin de cette terrible calamité.*

*L'autorité religieuse désirait la réorganisation des écoles et le samedi 7 novembre, la Rde Mère générale nous annonça que la Rde Mère et plusieurs religieuses du St Cœur de Marie ouvriraient quelques classes au Boulevard des Arbalétriers, dans la maison occupée jusqu'à présent par les Dames de Ste Julienne et précédemment par les Pères Jésuites. Les Mères Ursulines de Wavre (dont le bel établissement avait d'abord été pillé puis incendié) donneraient l'enseignement aux enfants pauvres dans le bâtiment de l'école primaire, la seule partie subsistante de notre maison du St Cœur de Marie. Les classes s'ouvriront le 30 novembre pour une trentaine d'élèves seulement, les familles malinoises de la classe aisée s'étant réfugiées, pour la plupart, en Angleterre et en Hollande. Les cours ne se donneront que le matin pendant un certain temps et les maîtresses reviendront journallement au foyer de famille, à Coloma.*

*C'est un petit retour vers notre œuvre d'apostolat auprès de la jeunesse chrétienne. »*

Jusqu'au nouvel an les religieuses maîtresses de classe firent chaque jour la navette de Coloma au Boulevard. Entretemps, de concert avec les sœurs, elles aménagèrent tant bien que mal la maison très abîmée par les bombes et encombrée des meubles des ex-occupantes qui n'avaient pas eu la facilité d'opérer un déménagement.

Le 6 janvier (1915 *ajouté au crayon*) la Révérende Mère générale vint y installer définitivement la Révérende Mère Louise et 10 religieuses, 6 Dames et 4 Sœurs. Monsieur l'Aumônier de Coloma nous y avait devancées avec le Saint Sacrement. Nous entrâmes directement à la chapelle pour y recevoir la bénédiction du St Sacrement. Les religieuses sont logées dans deux chambres. Une cuisine cave sert à la fois de réfectoire et de salle de communauté. Dans le jardin joliment vallonné s'élève notre belle statue du Sacré Cœur ; une gracieuse petite grotte de N. D. de Lourdes orne l'angle du mur qui sépare notre jardin du boulevard. Nous avons 2 serres et quelques bons arbres fruitiers, cerisiers et poiriers. Grâce au courage et dévouement de nos sœurs lors de l'incendie de notre maison de la rue St Jean, rien ne nous manque pour la chapelle qui est fort belle et de style gothique. Mgr Mierts, notre confesseur, s'est offert à être notre chapelain. Les classes sont meublées de ce que nous avons trouvé de meilleur dans notre école adoptée. Nous avons pu faire l'acquisition de 12 nouveaux doubles pupitres. A force d'économie dont nous faisons méritoirement de multiples actes de pauvreté et aussi grâce à la générosité de notre chère Maison-Mère et de toutes les autres maisons de l'Institut, nos bibliothèques, notre lingerie et notre ameublement se reconstituent peu à peu, sans luxe, sans abondance mais aussi sans nous imposer trop de dures privations et chaque jour et à chaque instant nous bénissons la bonne Providence qui nous aide visiblement. Nous n'avons pas de meubles de chambre d'étrangers ou d'infirmerie ; la mort de Madame Mertens nous fait héritières, par sa petite fille qui fait partie de la communauté, d'un mobilier de chambre en acajou, d'une belle garniture de cheminée, pendule et candélabres, et d'une quantité d'autres choses qui nous viennent merveilleusement à point un peu partout.

Nous avons recommencé nos classes le 30 novembre avec 29 élèves, nous terminons l'année scolaire avec 72. Beaucoup de familles aisées de Malines sont encore en Angleterre ou en Hollande. L'établissement dans la ville de Malines d'écoles primaire et moyenne par les Mères Ursulines diminuera probablement le nombre que nous avons atteint à la rue St Jean. Nous travaillerons mieux que jamais A.M.D.G. et nous comptons sur l'assistance de Marie, Mère de la divine Providence à qui nous confions tous nos intérêts spirituels et matériels.